

CHAPITRE 1

AUX SOURCES DU MONDE ROMAIN (70 avant J.-C.–73 après J.-C.)

Jean-Pierre Guilhembet et Pascal Montlahuc

Aborder les sources de l'histoire du monde romain entre 70 av. J.-C. et 73 apr. J.-C. oblige à partir d'un paradoxe. D'une part, il s'agit là probablement de la période la mieux documentée de l'histoire de Rome : on peut parfois en écrire le récit événementiel, au moins politique, si ce n'est au jour le jour, en tout cas de décade en décade. D'autre part, ce siècle et demi souffre lui aussi du décalage, chronique et important pour l'Antiquité classique, entre la masse de documents produits et le stock documentaire qui subsiste aujourd'hui : dans notre vision du monde romain, il ne faut pas oublier ces sources, notamment administratives, dont nous savons indirectement qu'elles ont bel et bien existé, mais qui ont irrémédiablement disparu, une « mémoire perdue » (Nicolet 1994).

S'agissant des œuvres rédigées par les auteurs antiques (ce que l'on nomme traditionnellement les « sources littéraires »), plusieurs difficultés compliquent la tâche de l'historien. Tout d'abord, leur exploitation comme document historique ne correspond pas toujours à l'objectif que s'était fixé l'auteur, tenu par les normes du genre littéraire qu'il avait adopté, d'où des choix formels, narratifs ou intertextuels, des stéréotypes, des réécritures qu'il convient de repérer et décrypter. Quant aux règles du « métier d'historien », elles n'étaient pas les mêmes et laissaient des libertés qui ne sont plus les nôtres : ne pas se sentir obligé d'explicitier toutes les sources de son information¹, relire et réécrire le passé à la lumière du présent, recomposer les discours des hommes publics, privilégier la vie politique et la chose militaire au détriment du quantitatif, du financier ou de l'économique... Il faut enfin prendre garde aux problèmes liés à la traduction ou à la transposition, parfois approximative, chez les auteurs grecs de notions latines : les risques d'anachronisme ou les prétentions stylistiques des auteurs peuvent nuire à la compréhension des institutions ou des réalités sociales du monde romain².

Les inscriptions, les vestiges archéologiques ou les monnaies permettent des croisements avec les sources littéraires, leur offrant de salutaires contrepoints tant thématiques que géographiques, et donc autant de décentrement du regard qui permettent d'aborder les interactions entre Rome et le « monde romain ». Toutes ces informations, précieuses et en perpétuel renouvellement interprétatif (malgré les idées reçues et selon le paradoxe voulant que l'histoire ancienne soit une période où les questionnements et certitudes peuvent être profondément bouleversés par la découverte d'un seul nouveau document) nécessitent une lecture critique, adaptée à la nature de la documentation.

-
1. Il faut se souvenir des conditions de travail des auteurs antiques : ils doivent manipuler – ou plutôt, faire manipuler et lire par des esclaves ou affranchis spécialisés – d'encombrants et fragiles rouleaux de papyrus, composer, souvent oralement, puis dicter leur texte, qui sera ensuite relu, corrigé, puis recopié.
 2. On sera d'autant plus vigilant si l'on utilise une traduction datant du XIX^e siècle, ce qui est le cas de la plupart des textes accessibles sur la Toile : les traducteurs étaient le plus souvent fort peu sensibles à l'exactitude, notamment historique, des termes.

I. LES SOURCES LITTÉRAIRES : UNE DIVERSITÉ DE GENRES ET DE POINTS DE VUE, DES STRATES MULTIPLES

On peut évoquer tout d'abord les œuvres qui manquent à l'appel, sauf sous forme de courts extraits ou fragments : le récit de Tite-Live, connu seulement, à partir de l'année 167, sous la forme de brefs résumés (ou *Periochae*) ; les 17 livres des *Histoires* d'Asinius Pollion, traitant des années 60 à 42, dont l'auteur avait été un acteur direct ; la partie de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile se rapportant à la fin de la République ; enfin l'essentiel des œuvres historiques de Strabon, Nicolas de Damas et Trogue Pompée (abrégé en partie par Justin). Sans prétendre dresser un improbable tableau complet (voir Lorient et Badel 1993, Arnaud 1995, Flamerie de Lachapelle *et al.* 2012, Arnaud-Lindet 2013), il est possible de privilégier une approche fondée sur le décalage chronologique, et souvent idéologique, entre le contexte de rédaction du récit et les événements ou phénomènes évoqués, en partie donc sur l'effet de génération¹.

A. Les sources littéraires républicaines : le monde romain des guerres civiles

La littérature latine des dernières décennies de la République est fortement marquée par la figure de **Cicéron** (106-43 av. J.-C.), avocat, orateur et « homme nouveau » (parvenu au consulat alors qu'aucun membre de sa famille n'avait été sénateur), toujours prompt à exalter son rôle et son importance. L'ampleur et la diversité du corpus cicéronien conservé (discours judiciaires et politiques, correspondance, œuvres rhétoriques ou philosophiques) ont conféré au temps des guerres civiles une teinte fortement cicéronienne. Il semble difficile, pour ne pas dire impossible, de proposer une histoire intérieure ou extérieure de la République romaine des années 70 à 43 sans recourir au témoignage direct de Cicéron (Lintott 2010 [2008]). Sur ses 88 discours, 58 nous sont parvenus : on peut y lire, présentées avec acribie, engagement et ironie, les luttes de pouvoirs et les dynamiques sociales et politiques à l'œuvre dans le monde romain, entre autres dans le *Sur les pouvoirs de Pompée* de 66 ou dans ses dernières harangues, les *Philippiques* composées contre Marc-Antoine en 44-43. L'orateur est également une source précieuse pour la connaissance des réalités provinciales, notamment siciliennes. Il se fit en effet en 70 le défenseur de la province contre un gouverneur cupide, ce dont témoignent les discours *Contre Verrès* (ou *Verrines*). Les écrits théoriques élaborent ou discutent des normes dans des domaines très variés (devoirs des sénateurs, art oratoire, religion, philosophie...). La correspondance privée de Cicéron, de plus de 900 lettres échangées avec 70 correspondants, dont son frère Quintus (auteur en 64 d'un très suggestif « petit manuel de campagne électorale » ou *Commentariolum petitionis* : voir la présentation et la traduction sur <http://www.tulliana.eu/documenti/BindercommentariolumProst.pdf>) et son ami le riche chevalier Atticus (dont il faut connaître la biographie rédigée par Cornelius Nepos), est également une source d'informations sans égale. Son parcours politique, dont l'apogée fut son consulat de 63 où il déjoua la conjuration de Catilina, mais qui connut revers et compromis, s'acheva en 43 : il fut victime de la proscription d'Antoine et Octavien, après avoir été impliqué dans les affrontements civils dans le camp de Pompée, avant d'être pardonné par **César** (100-44 av. J.-C.).

Ce dernier fut non seulement un acteur historique essentiel mais aussi un écrivain prolifique. Ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* (*commentarii* signifiant comptes rendus), en sept livres complétés par un 8^e rédigé par son lieutenant Hirtius, ainsi que sa *Guerre civile* demeurent des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Si, malgré leur rédaction dense et sobre, leur caractère habile et partisan n'est plus à démontrer (Rambaud 1966 [1953]), ces ouvrages fournissent à l'historien de nombreuses informations sur l'organisation militaire, la mise en scène du pouvoir ou encore le traitement accordé aux vaincus dans le complexe processus d'expansion de la puissance romaine, principalement en Occident. Car pour César, il fallait emporter la victoire sur le terrain gaulois mais aussi convaincre le Sénat et le peuple de Rome du bien-fondé et du prestige de son action. Son récit de la guerre civile contre les Pompéiens, destiné à expliquer

1. Cf. Tacite, *Annales*, III, 7 : (à la mort d'Auguste) « les plus jeunes hommes étaient nés après la victoire d'Actium, la plupart des hommes âgés au milieu des guerres civiles ; combien restait-il de gens qui avaient vu la République ? ».

le recours à la violence contre d'autres citoyens romains, relève d'une logique de justification assez similaire.

Avec Cicéron et César, on dispose donc de témoignages de première main, composés dans un but partisan ; le cas de **Salluste** (86-35 av. J.-C.) est un peu différent : il rédige ses œuvres une fois retiré de la vie politique, après l'assassinat de César. Historien parfois sous-estimé mais souvent profond, Salluste, nouveau venu dans le milieu sénatorial, est un *popularis* qui lia sa carrière à celle de César, à qui il doit pratiquement tout. Il a consacré, en 41, une monographie précise, critique et pessimiste, à *La conjuration de Catilina*. De ses *Histoires*, qui traitaient de la période 79 à 67, il ne nous reste que quelques discours ou lettres (dont une de Mithridate, dénonçant la rapacité romaine). L'authenticité des lettres à César et de l'invective contre Cicéron est âprement discutée.

Parmi les autres auteurs tardo-républicains, on ne pourra retenir ici, de l'immense polygraphe que fut **Varron**, sénateur partisan de Pompée et figure majeure de la vie culturelle romaine, que quelques passages d'une œuvre considérable qui est presque entièrement perdue : des explications étymologiques (*De lingua latina*) ou institutionnelles souvent très techniques, une évocation de l'Italie et de sa fertilité (*Res rusticae*)... Certains poèmes de **Catulle**, originaire d'Italie du Nord (v. 87-v. 54), offrent des aperçus suggestifs, parfois caustiques et virulents, sur le milieu du I^{er} siècle, sur la vie à Rome, mais aussi sur certaines figures de l'entourage de César.

Du philosophe aristotélien **Nicolas de Damas**, né en 64, ami d'Auguste et d'Agrippa, mais aussi familier, secrétaire et ambassadeur du roi de Judée Hérode, on n'a conservé que quelques bribes de son *Histoire* (qui remontait à l'empire assyrien et traitait longuement du règne d'Hérode, sous lequel l'auteur avait joué un rôle important, au milieu des complots et questions de succession) et une partie de sa *Vie d'Auguste* (jusqu'en novembre 44 seulement), fort élogieuse. «Historicisation des mythes, rationalisation des récits historiques et construction d'un archétype politique» caractérisent son œuvre. L'altruisme et la générosité doivent être les fondements du pouvoir : «*quand [Auguste] eut atteint le sommet de la puissance et de la sagesse, il régna sur le plus grand nombre d'hommes dont on ait mémoire, porta les limites de la domination romaine le plus loin et apporta aux populations grecques et barbares la plus grande sécurité non seulement dans leur vie, mais aussi dans leurs perspectives d'avenir ; il y parvint au début par les armes, et ensuite pacifiquement, car en les amenant à lui de leur plein gré il les persuada par l'éclat extraordinaire de son humanité*¹ ».

Comme on l'a dit, les récits des autres auteurs de l'époque triumvirale et proto-impériale, peu nombreux, n'ont pratiquement pas été conservés, faisant disparaître des œuvres d'un ton sans doute plutôt critique envers César et laissant la place, très largement, aux versions favorables au nouveau pouvoir qui se met en place : le Principat.

B. Les sources d'époque augustéenne et la reconfiguration du monde romain

Célébrée comme un temps de paix et de renouveau politique, voire de retour à l'Âge d'or, l'époque augustéenne souffre pourtant d'un manque de sources historiographiques contemporaines.

En effet, si **Strabon** (v. 63 av.–v. 25 apr. J.-C.) avait écrit des *Commentaires historiques* qui, dans le prolongement de l'œuvre de Polybe, se terminaient peut-être sur la bataille d'Actium, il ne reste de cet auteur que les 17 livres, en grec, de sa *Géographie*, ouvrage d'inspiration stoïcienne qui décrit, avec une certaine admiration, l'Empire (au sens politique et géographique) de Rome. L'auteur constate que Rome domine désormais, directement ou par l'intermédiaire de « rois-clients », la totalité du monde habité, conséquence du rôle éminent joué par Octavien/Auguste, vainqueur des guerres civiles qui a su réorganiser le monde romain. Avec érudition et simplicité, en s'appuyant en partie sur ses voyages (notamment à Rome et en Égypte), cette description des régions du pourtour méditerranéen, dans le sens des aiguilles d'une montre, de la péninsule Ibérique (livre 3) à l'Égypte (livre 17) est polarisée par le « partage » provincial entre Auguste et le Sénat : Strabon appréhende le monde romain reconfiguré par « zones »

1. On dispose désormais de la précieuse édition d'É. Parmentier et de Fr. Prometea Barone (Les Belles Lettres, coll. «Fragments», 2011) à laquelle nous empruntons la citation (p. XLVIII) et la traduction du F 125, 1.

institutionnelles organisées autour de la figure du prince et adopte un vocabulaire « impérial » (Richardson 2008). Si Strabon a eu le souci de mettre à jour son ouvrage, il ne faut pas oublier qu'il utilise aussi des sources antérieures et qu'un même passage peut rendre compte de strates historiques différentes (voir aussi, *infra*, chap. 4, p. 54-55).

La littérature augustéenne conservée comprend l'œuvre de plusieurs **poètes** : Tibulle, chevalier élégiaque qui dénonce l'engagement militaire ; Horace, auteur de *Satires*, mais aussi du *Chant séculaire*¹ ; Virgile, témoin des tensions des années triumvirales, mais dont l'épopée du destin de Rome, *l'Énéide*, prédit la Rome d'Auguste ; Properce, poète de l'amour, mais aussi de la Ville ; Ovide, proche de la cour impériale (*Fastes*) puis exilé sur les bords de la mer Noire (*Tristes*, *Pontiques*). On se reportera à un manuel ou un dictionnaire de littérature latine pour entrer dans le détail de leurs œuvres respectives. Comme ils appartenaient à l'entourage de certains personnages de premier plan du régime (Mécène, Valerius Messala Corvinus, voire le prince lui-même), qui, en tant que patrons, leur assuraient protection et largesses, on les a longtemps considérés comme de simples flatteurs ou des agents de propagande au service du Prince. Des travaux récents (Le Doze 2014) ont souligné que l'historien ne peut se satisfaire d'une approche aussi simpliste, qui ne tient pas assez compte des conditions de la vie littéraire à Rome, et qu'il a intérêt à connaître ces poètes, dont les écrits, souvent en résonance avec les thèmes de l'idéologie augustéenne mais parfois en décalage avec les discours officiels, apportent des éclairages inédits sur le temps des guerres civiles, sur le Principat, ses temps forts, ses cérémonies, son empreinte et son emprise sur la société, sur le sentiment de renouveau, voire sur la domination romaine. Ces poètes avaient en effet pour objectif et pour prétention non seulement de rivaliser avec la littérature des Grecs, mais encore d'agir sur la société et d'influer sur le pouvoir.

Une large part de nos connaissances sur le « siècle d'Auguste » repose toutefois sur des auteurs plus tardifs. Il faut donc aborder maintenant les sources littéraires postérieures, parfois de plusieurs siècles, à leur objet, et, en premier lieu, les écrivains d'époque impériale qui traitent de la République.

C. La fin de la République chez les auteurs impériaux : les grands hommes et le Prince

L'enjeu était de taille, puisque le régime augustéen proclama qu'il avait rétabli le fonctionnement de la République après les excès du Triumvirat. Avec l'affermissement du nouveau régime et l'affirmation de ses tendances monarchiques, l'exploitation politique de la mémoire républicaine, sa construction autour de figures exemplaires devenaient cruciales (Gowing 2005 ; Gallia 2011). Ainsi, sous le principat de Tibère, l'écriture de l'histoire n'était pas sans danger : Crémétius Cordus vit ses œuvres brûlées.

Le synthétique second livre de *l'Histoire romaine* de **Velleius Paterculus** (v. 19 av. J.-C.–v. 31 apr. J.-C.) débute avec la destruction de Carthage en 146 pour s'achever, sous le règne de Tibère, qu'il admire, à l'apogée du préfet du prétoire Séjan, dont il célèbre les mérites (avant d'être vraisemblablement entraîné dans la chute de ce dernier). Le récit historique est au fond sous-tendu par l'action des grands hommes qui se succèdent à la tête de Rome. Au sujet de César ou Crassus (et pour d'autres avant eux), Velleius emploie le mot *princeps* ; il n'y a pas de rupture avec Auguste, qui se borne à épurer le système républicain de ses composantes corrompues. Somme toute, le récit de Velleius incarne assez brillamment l'idéologie d'une nouvelle couche sociale qui, en Italie, devait son ascension au système impérial, perçu en continuité de la République – lui-même, issu d'une famille campanienne, parvint à la préture après une active carrière militaire.

La même remarque vaut globalement pour les écrits de **Valère-Maxime**. Contemporain lui aussi de Tibère, dont il fréquenta la cour, l'auteur compila dans ses *Faits et dits mémorables* environ mille anecdotes rapportant les actions héroïques et les coups d'éclat rhétoriques des grands hommes d'époque républicaine, dans le but de fournir aux hommes publics de son temps

1. Œuvre de commande destinée aux Jeux séculaires de 17 av. J.-C.

un réservoir d'*exempla*. L'œuvre estompe le souvenir violent des guerres civiles pour privilégier la vertu et le courage. Comme chez Velleius, le ton du récit se veut politiquement neutre.

L'époque néronienne vit éclore un récit plus original sur les guerres civiles, celui de **Lucain** (39-65). Suspecté d'avoir pris part à la conjuration de Pison contre Néron en 65 et visiblement objet de la jalousie de l'empereur, le poète, neveu de Sénèque, se suicida, en laissant une œuvre composée de 10 livres, *La Pharsale*, qui rapporte les affrontements entre Pompée et César en 49-48 en glorifiant le premier pour mieux critiquer le *furor* de César et son action néfaste sur le monde romain. C'est ainsi une vision tragique et assez sombre que propose Lucain, qui voyait dans la bataille de Pharsale la mort de la Rome vertueuse. Ce récit, par son ton résolument républicain, diffère des écrits contemporains de Sénèque qui utilisait, lui aussi, les personnages républicains, mais de manière plus prudente : la figure du grand homme, comme faire-valoir ou miroir critique du Prince et de son régime, demeure centrale. La réflexion sur les convictions politiques des auteurs est ici déterminante : les générations suivantes se convainquent de la nécessité de la monarchie et interprètent donc la fin de la République en fonction de cette conviction, plus ou moins enthousiaste.

C'est sous le principat de Trajan, célébré comme un nouvel âge d'or et un retour à la pureté républicaine après le règne tyrannique de Domitien, que s'observe un renouveau de l'histoire de la fin de la République. Chez **Plutarque** de Chéronée (v. 46-v. 125), elle prend la forme de biographies d'une impressionnante érudition : les *Vies parallèles*, visant la comparaison systématique entre deux personnages majeurs, l'un du monde grec et l'autre du monde romain¹. Ainsi le pendant de Cicéron y est Démosthène, Pompée est mis en miroir avec Agésilas, Lucullus avec Cimon, Crassus avec Nicias, Sertorius avec Eumène, César² avec Alexandre, Caton d'Utique avec Phocion, Brutus avec Dion, Antoine avec Démétrios... Il n'est pas rare que la narration ou l'interprétation de Plutarque soient sous-tendues, voire infléchies, par ce parallèle qui lui tient à cœur (il dresse en général une comparaison finale entre les deux personnages). Longtemps envisagées comme une simple compilation d'anecdotes ou comme une œuvre à visée strictement éthique, les *Vies* peuvent plutôt être considérées comme le produit d'un choix littéraire permettant d'écrire, par la sélection de protagonistes essentiels, l'histoire de la fin de la République romaine.

Contemporains des écrits de Plutarque sont ceux, moins connus, comme l'auteur lui-même, de **Florus**. L'œuvre, improprement désignée comme un *Abrégé de Tite-Live*, est en fait un tableau, très rhétorique et fort abrégé, des guerres extérieures et civiles menées par le peuple romain, dont il fait l'éloge en distinguant ses différents âges : les derniers siècles de la République correspondent à sa jeunesse, l'Empire à sa vieillesse « où il se réduisit, en quelque sorte, du fait de l'indolence des Césars » (avant que Trajan ne lui rende sa jeunesse). Une vision élogieuse de la période républicaine, nouée autour de grandes figures, sert donc de faire-valoir à l'Empire du II^e siècle apr. J.-C.

C'est à peine plus tard que paraît, vers 160, *l'Histoire romaine* d'**Appien d'Alexandrie** (v. 95-v.165). Elle a l'ambition, en 24 livres, de courir des origines de Rome au règne de Trajan, selon un plan géographique ou ethnique, en fonction de la confrontation du peuple romain aux autres peuples de la Méditerranée : on dispose ainsi d'un volume sur la Syrie, sur l'Illyrie, sur la péninsule Ibérique, etc. Appien, provincial, avocat sans doute installé à Rome et devenu procureur, y manifeste sa réelle admiration pour le système impérial, seul capable de fédérer les différentes parties du monde romain tout en respectant leurs identités respectives. Cinq livres sont consacrés aux *Guerres civiles* (BC), entre 133 et 35 (le livre I s'achève sur l'année 70) : malgré une tendance assumée à ne pas dater systématiquement les événements qu'il expose, Appien demeure une source indispensable, notamment pour l'époque triumvirale (Gabba 1956), pour laquelle il recourt notamment aux œuvres de Pollion (plutôt favorable à Antoine). Son récit complète alors avantageusement une histoire elle aussi ambitieuse par son ampleur, mais

1. Des biographies impériales composées par l'auteur ne subsistent que celles de Galba et Othon.

2. Comme on le verra, à peu près à la même époque, Suétone place en tête de ses biographies impériales une vie de César.

exprimant les convictions du temps de la dynastie des Sévères, à savoir que la monarchie, combinaison des avantages de la démocratie et de la tyrannie, est le seul régime possible.

L'œuvre de **Cassius Dion** (ou Dion Cassius, v. 163-v. 235), sénateur originaire de Bithynie et membre du cercle impérial sous Septime Sévère et ses successeurs, comptait 80 livres : elle compilait de manière critique de nombreux récits désormais perdus et fut achevée après 230. Les livres 36 à 50, presque complets, couvrent les années 68 à 31 av. J.-C. : ils montrent la faillite du système républicain et l'impuissance du Sénat, mettent en scène le pouvoir croissant et absolu de ceux que Dion appelle les « dynastes ». Les convictions monarchiques de l'auteur le conduisent toutefois à valoriser l'avènement du Principat et l'idéologie augustéenne : la victoire d'Actium constitue une charnière déterminante (au livre 50).

Ainsi, chez les auteurs impériaux qui traitent l'histoire de la fin de la République, sauf exception, le décalage quasi systématique entre, d'une part, le souci d'exactitude historique, sans doute facilité par l'éloignement temporel et l'évolution des enjeux, et, d'autre part, la volonté de célébrer, consciemment ou non, les mérites du régime impérial, introduit des filtres qui requièrent décryptage et sens critique. Le déchiffrement est souvent plus accessible quand ces mêmes auteurs évoquent les premiers princes.

D. Le monde romain des Julio-Claudiens et des Flaviens chez les auteurs impériaux

Il faut commencer par faire un sort à un texte au statut particulier : un document « littéraire » dont nous avons conservé seulement des copies épigraphiques¹. Ce sont les « Hauts faits du Divin Auguste » (*Res Gestae Divi Augusti*). À sa mort, le premier empereur laissa trois volumes, dont l'un rappelait ses actions accomplies pour le bien du peuple romain. Ce « testament politique », actualisé peu de temps avant sa mort, fut exposé devant son mausolée du Champ de Mars et hors de Rome. Si l'inscription romaine est perdue, les exemplaires retrouvés en Asie mineure (à Ancyre-Ankara, à Antioche et Apollonia de Pisidie) permettent de reconstituer le contenu et la teneur du texte (en latin ou en grec²). Le document retraçait, dans un récit thématique-chronologique, les étapes de la vie publique du prince entre ses 19 ans (en 44) et l'octroi du titre de « père de la patrie » en 2 av. J.-C. Au fil de cette « autobiographie politique », selon une formule souvent utilisée par les modernes (J. Scheid, après avoir rappelé l'inadéquation de la notion et le rôle vraisemblable des secrétariats impériaux, préfère « un bilan politique à portée constitutionnelle »), Auguste évoque son action pendant les guerres civiles puis sa clémence, ainsi que les honneurs reçus ou refusés par lui, ses victoires militaires et diplomatiques ou ses largesses à l'égard du peuple romain, afin de marquer la postérité et de proposer un modèle à ses successeurs à l'Empire. La « reine des inscriptions », malgré son rôle d'autocélébration et son évidente partialité, ses choix sélectifs ou ses raccourcis, livre des informations exactes : son ambition est, au fond, de dresser un « inventaire du monde » romain (Cl. Nicolet).

Cette mise en perspective du demi-siècle crucial qui voit l'avènement du Principat, contemporaine des événements, est tout à fait unique et il faut la confronter avec les versions d'auteurs déjà évoqués : Velleius Paterculus (qui évoque l'action des deux premiers princes) et, surtout, Cassius Dion, dont les livres 50 à 54 donnent un récit suivi de 31 à 10 av. J.-C., alors qu'il ne reste que des fragments, conséquents, pour les livres augustéens 55 et 56, puis pour les débuts de l'Empire (jusqu'en 46, sous Claude)³.

1. De ce fait, il s'agit d'une des deux seules inscriptions publiées dans la CUF (Collection des universités de France), consacrée aux sources littéraires latines. La seconde, quasi contemporaine, publiée sous le titre *Éloge d'une matrone romaine*, est tout à fait intéressante, car elle narre les vicissitudes, privées et historiques, d'un couple durant les temps des guerres civiles.

2. La comparaison entre les deux versions est instructive : il ne s'agit pas de traduction mot-à-mot de l'original en latin ; certaines notions techniques ou références à la ville de Rome (dont la population devait être le destinataire principal du texte) sont simplifiées ou glosées ; si les connotations monarchiques ne posent pas de problème, les formules les plus « impérialistes » sont atténuées...

3. Le reste de l'œuvre est connu seulement par des abrégés, inégaux, dus à des auteurs byzantins (Xiphilin, Zonaras).

Si le monde romain apparaît dans les traités ou lettres philosophiques de **Sénèque** (v. 1-65), c'est en filigrane, au sens où aucun de ses ouvrages n'a pour objet l'histoire de son temps ou même une théorie du pouvoir impérial. Toutefois son rôle déterminant au sommet de l'État rend son œuvre riche d'aperçus historiques : philosophe stoïcien issu d'une famille de notables espagnols, Sénèque fut le précepteur du jeune Néron, sur lequel il exerça une influence notable jusqu'en 62, avant de se retrouver accusé, avec son neveu Lucain, de participation à la conjuration de Pison et d'être contraint au suicide en 65. Ses réflexions sur les passions (la colère : *De Ira*), les vertus (la clémence : *De Clementia*) ou les bienfaits (*De Beneficiis*), comme ses « consolations » adressées à des personnages de premier plan ou ses « lettres morales » à son disciple Lucilius, procurent des éclairages, parfois inattendus, sur des épisodes historiques, sur le comportement des élites de l'Empire, ou sur des fonctions politiques ou administratives, etc. Lui est aussi attribué un pamphlet ironique et véhément sur l'apothéose de Claude (*Apocoloquintose*).

Très délicates d'utilisation par l'historien demeurent les parties conservées d'un « roman », autrefois attribué au sénateur néronien Pétrone, dont le titre, *Satyricon* ou *Satiricon*, comme la datation (entre Néron et le début du II^e siècle) demeurent discutés : les épisodes qui se déroulent dans une colonie littorale d'Italie, notamment le festin chez l'affranchi Trimalcion, dégagent en effet, au cœur d'un texte truffé d'allusions ironiques et satiriques, une trompeuse impression de réalisme social. De même, certaines fables de l'affranchi impérial **Phèdre** (v. 15 av. J.-C.-v. 50), prédécesseur de La Fontaine, peuvent recevoir une lecture sociologique, voire politique, si l'on admet que certains animaux incarnent des personnages de la cour, et quelques satires de **Perse** (34-62), stoïcien militant (comme Lucain ou Sénèque), dénoncent l'arrogance des grands ou accablent de sarcasmes les militaires (les « *centurions au fumet de bouc* »).

Le dernier auteur à fournir un témoignage direct, sur la fin de la période, en fut, avec des rebondissements saisissants, un acteur non négligeable, proche du pouvoir flavien. Il s'agit de **Flavius Josèphe** (37-95/100). Joseph ben Matthias, notable juif opposé aux Romains lors du siège de Jotapata pendant la guerre de Judée (66-70), se rendit au général Vespasien et lui prédia alors l'Empire. Libéré à la mort de Néron, il romanisa son nom (Titus Flavius Josephus) et servit d'interprète pendant le siège de Jérusalem, conduit par Titus en 70. Amené à Rome par Vespasien, Josèphe écrivit vers 75-80, en araméen puis en grec, *La Guerre des juifs*, afin de relater ces événements récents, sous la forme d'une précieuse chronique, pratiquement au jour le jour. Sa position de « traître » explique en partie la teneur de son récit, qui s'efforce de décrire la société juive aux Romains et vice-versa ; il décrit longuement le triomphe de Vespasien et Titus en 71, qui constitue une des cérémonies inaugurales du nouveau pouvoir. Outre une autobiographie justificatrice, il publia, vers 95, vingt livres d'*Antiquités juives*, dans lesquels on trouve de nombreuses informations sur les relations entre Rome et les Juifs avant la grande révolte de 66 ; dans un passage du livre XVIII, discuté, il évoque Jésus et les premiers chrétiens.

Aux trois auteurs qui viennent d'être évoqués, à la position très spécifique – empereur, conseiller du prince ou historiographe – on doit ajouter **Pline l'Ancien** (23-79), chevalier proche lui aussi de Vespasien, historien et polymathe dont nous avons conservé les 37 livres de *l'Histoire naturelle* : voir *infra*, chap. 4, p. 55-57 et 59-60.

En complément de ces points de vue « centraux », **Philon d'Alexandrie** (v. 20 av. J.-C., v. 50), philosophe réputé et notable de la communauté juive d'Alexandrie, nous a laissé un récit haut en couleurs de son ambassade à Rome auprès de Caligula en 40, au sujet des pogroms de 38 (évoqués dans le *Contre Flaccus*) et de l'obligation de placer un portrait de l'empereur dans les synagogues. Les écrits, rédigés en grec, rassemblés dans le **Nouveau Testament**, dont le plus ancien semble être *l'Évangile de Marc* (peut-être de la fin des années 60, les autres évangiles étant datés entre 70 et 90), concernent la Judée, mais aussi d'autres parties du monde romain. C'est le cas notamment des *Actes des Apôtres*, attribués à Luc et datés entre 80 et 90, qui narrent les pérégrinations de Paul, citoyen romain, et des *Épîtres*. Le point de vue est ici aussi celui des gouvernés.

L'œuvre historiographique majeure sur les Julio-Claudiens et le début du principat de Vespasien demeure sans aucun doute celle de **Tacite** (v. 55-apr. 117). Probablement issu d'une famille équestre de Gaule Narbonnaise, ayant accédé au Sénat sous les Flaviens, Tacite s'est attelé

d'abord, vers 104-109, aux événements qui suivent la mort de Néron. Les *Histoires* proposent un récit annalistique¹ très précis, militaire et politique, de la guerre civile, qui s'interrompt pour nous en 70, au milieu d'un chapitre (l'œuvre devait se poursuivre jusqu'à l'année 96). La phrase la plus célèbre de cette « œuvre riche en catastrophes, pleine de combats affreux, de discordes et de séditions, où la paix même se révèle cruelle : quatre princes succombant sous le fer, trois guerres civiles, plus encore d'étrangères, et très souvent les unes et les autres à la fois » résume, au cœur d'un brillant tableau initial du monde romain au début 69, le diagnostic de l'auteur sur ce tournant historique : « un secret d'État venait d'être révélé : on pouvait faire un prince ailleurs qu'à Rome » (I, 4). Les *Annales*, composées ensuite (vers 110-120), toujours sur le mode annalistique et après un bilan à la mort d'Auguste, traitent l'époque antérieure, les principats de Tibère à Néron, avec plusieurs lacunes de transmission (notamment pour le principat de Caligula et les débuts de Claude) ; le récit conservé s'arrête en 65. Appuyées sur les archives officielles, sur de nombreux écrits contemporains des faits et sur l'historiographie antérieure, elles insistent surtout sur les affaires intérieures, le rôle de la famille impériale et les intrigues de cour, portant un jugement pessimiste et désabusé sur les débuts du Principat. L'écriture de Tacite, expressive, dense et ciselée, volontiers ironique, garde le sens de la mise en scène, sait construire au sein même de la structure annalistique des cycles thématiques ou biographiques et des portraits antithétiques, s'attarde sur la psychologie des foules ou manie le sous-entendu : il faut donc toujours rester très vigilant face à la version taciteenne des événements !

La guerre civile de 68/69 peut aussi être approchée à travers des biographies impériales, celles de Galba et Othon par Plutarque, mais aussi les *Vies des Douze Césars* de Suétone (v. 70-v. 130) rédigées dans les années 120. Chevalier employé à de hautes fonctions dans la chancellerie impériale, cet érudit polygraphe, auteur de bien d'autres œuvres, propose une galerie biographique de César à Domitien, dernier des Flaviens (81-96). La lecture des vies, présentées suivant un plan quasi fixe par « points de vue » (origines familiales, carrière puis actions publiques, vie privée, caractéristiques physiques, mort et éventuels prodiges), ne permet pas toujours de reconstituer une chronologie solide. Le rôle du prince y est toujours privilégié au détriment des éléments de contexte et des agissements d'autres personnages. Souvent ironique voire railleur, Suétone fut diversement apprécié en son temps (il fut disgracié par Hadrien) et souvent critiqué par les Modernes : contrairement à Tacite, il se soucie essentiellement de raconter, sans recherche stylistique, parfois par juxtaposition de notices, les actions de ses Césars, sans chercher à percer leurs pensées et leurs motivations. Son travail repose en revanche sur une masse d'informations réellement impressionnante et a été, de ce fait, en partie réhabilité (Gascou 1984).

Que retenir de ce rapide tour d'horizon ? Tout d'abord se souvenir en permanence que les sources littéraires conservées sont le fruit des élites masculines du monde romain (pour l'essentiel les groupes dirigeants, sénateurs ou chevaliers) et proposent donc une histoire « par le haut ». Ensuite qu'il est toujours essentiel de bien repérer les normes littéraires spécifiques à chaque genre (correspondance, histoire annalistique, monographie historique, biographie, éloquence, satire, etc.) car elles orientent, voire conditionnent, la teneur du texte à exploiter sur le plan historique. De surcroît, comme beaucoup de sources se révèlent postérieures à l'époque qu'elles traitent, le contexte d'écriture doit être soigneusement élucidé : les enjeux pour l'auteur peuvent être fort différents de ceux du moment historique qu'il traite, et, souvent, réinterprète. En particulier, la question de la figure du Prince doit être constamment prise en compte, y compris, en contrepoint, dans l'évocation du passé républicain et de ses grands hommes ; l'appréciation du bilan d'un principat est souvent conditionnée par l'attitude du pouvoir à l'égard du Sénat ; le stéréotype du mauvais Prince s'est très vite constitué (tyran qui ne sait pas se maîtriser, y compris dans son comportement alimentaire ou sexuel ; assassin de sénateurs ; incendiaire ; affameur du peuple de Rome...); tout ce qui peut rapprocher un empereur du modèle honni de la royauté orientale est retenu contre lui par les aristocrates romains. De manière plus générale encore, la lecture au premier degré ou le sens apparent d'un texte peuvent être trompeurs : ainsi le discours tenu sur un peuple étranger peut en réalité viser la situation du peuple romain (ainsi en est-il des Bretons dans l'*Agricola* de Tacite).

1. C'est-à-dire organisé année par année, en examinant la situation intérieure puis ce qui se passe hors de Rome.